

MEMOIRES HAMADI

- *Le chant du vent, du sable et de l'eau* -

Hamadi Ahmed El-Hadj

La vie d'un oasien du Tidikelt ouest dans l'extrême sud algérien. Il raconte ce qu'il a vu, ce qu'il a entendu et ce qu'il a vécu. Il est le petit-fils de "l'esclave" Hamadi.

PREMIERE PARTIE

Racine de la famille (les années 1880 – 1949 environ)



Chapitre 1 : L'époque du grand-père (les années 1880 – les années 1900)

La Capture : Le petit Hamadi capturé par le marchand des humains

C'était au cours des années 1880 environ que le drame fut survenu ! La capture du jeune Hamadi dans la brousse.

L'action accomplie par des malfaiteurs aux environs de la région de Mopti au Mali, à l'époque appelé Soudan. La victime fut vendue à Aoulef. L'histoire se transmet de bouche à oreille seulement. L'analphabétisme régnait sur la plupart des aborigènes. La tante Aïcha, troisième naissance chez Hamadi et deuxième fille assura le canal, dialogue avec son neveu Ahmed El-hadj. Voici son témoignage sur ce que raconta son père via sa mère Fatma. On était encore à l'époque où l'histoire se transmettait seulement de la bouche à l'oreille. Les africains disent : «chaque fois qu'il y a un vieux qui quitte la vie, c'est une bibliothèque qui se brûle !»

A cette période de l'histoire on pensait obstinément qu'il était tout à fait juste de se permettre d'utiliser comme ressource légale de capter les êtres humains noirs en Afrique, au sud du Sahara, et de les vendre au nord à condition que la personne sacrifiée soit de la race noire. En effet cette servitude n'était appliquée par la société que si elle ne touchait qu'une seule catégorie de l'être humain. A savoir des noirs. Les assaillants guettaient de loin, dans la brousse, les enfants seuls. De temps en temps le mauvais sort les expose comme proie aux ravisseurs qui s'emparent d'eux. Les innocents étaient parfois nombreux en train de jouer. Soudain, ils furent encerclés, puis surpris par un enlèvement commun. Les voleurs d'enfants formaient plusieurs bandes qui opéraient dans des différents lieux de la région. Les camps de concentration se trouvaient très loin des lieux de la captivité assez poussé vers le Nord, difficile à découvrir dans une cuvette protégée naturellement par des collines qui permettaient de surveiller l'entrée et la sortie du haut du point culminant. Il n'y avait aucune possibilité d'évasion. En cas de tentation, l'enfant ou l'adulte était puni sévèrement. Cette action

montrait l'exemple de châtement à subir pour ceux qui se mettaient dans la tête de faire de même.

Les criminels bien armés, étaient plus que vigilants. Ils surveillaient de près le moindre mouvement de chacun des captifs. Les victimes, entravées, n'avaient aucun moyen pour se déplacer. Organisés comme des abeilles, les fautifs ont préparé le départ. Chacun, en ce qui le concernait, fait de son mieux pour que tout se fit dans l'ordre. Les actions se sont accomplies, minutieusement au silence total. On n'entendait presque pas de voix. De simples gestes suffisaient de voir telle chose ou telle autre développer le tissage du cerveau collectif qui assure la démarche sécuritaire. Les uns s'occupaient des chameaux à la queue leu leu, les autres des captifs. On contrôlait. Rien ne manquait. L'ordre a été donné. Tout le monde obéissait. Direction nord. Ils suivaient tous derrière le dirigeant chef guide. Le mouvement avançait vers la direction choisie de l'itinéraire clandestin le plus sûr dans la nuit étoilée sans lune, l'astre polaire au front.

La caravane, composée de nombreux chameaux chargés, une quarantaine de personnes dont dix maîtres environ, a quitté le camp en faisant un grand détour sans avoir pitié des opprimés. Après un long moment de marche rapide la colonne s'est arrêtée. On a ordonné.

– Restez tous debout. Qu'aucun ne bouge !

Le chef a fait rassembler les esclaves. Par l'indexe, sans dire un mot, il signalait à chacun de passer à droite ou à gauche. Il a fini par trier pour former deux groupes. Les faibles d'un côté, les forts de l'autre. Il s'est tourné vers les costauds.

– Vous êtes capables, vous devez marcher, leur dit-il.

Quant aux petits et aux plus faibles, ils avaient droit de faire, de temps à autre, une partie du chemin à dos de chameau. On a fait agenouiller plusieurs bêtes pour les porter. Tout s'est fait en peu de temps. Le convoi a repris immédiatement sa marche. «Je me trouvais, disait-il, parmi les favoris».

C'est ainsi que le jeune Hamadi, originaire de la région d'Amdoullaye, dans la circonscription de Mopti, a subi ce mauvais sort. Il a été déraciné à jamais. Ses descendants ne connaissent plus leurs ascendants. Le groupe a continué la traversée. Les enfants portés, on les a accordés cette faveur

exceptionnelle non pas par pitié, mais par crainte de les perdre à cause de fatigue ou d’épuisement exagéré. Sans précaution on risquait de faire une perte ou une présentation de qualité médiocre lors de l’exposition à la vente.

L’arrachement : Déchiré de la famille et vers le nord

L’esclave Hamadi était contraint de laisser derrière lui, le cœur saisi, ce qu’il y avait de plus cher dans la vie! C’est à dire sa mère, son père, ses frères et sœurs. Ce pauvre foyer dont le chef de famille s’appelait Abdoullaye qui était non seulement un des notables mais chef de village. Il peut arriver parfois, de tomber de la noblesse dans l’esclavage! C’est la loi de la nature. De même s’est prouvé par la science que certains sommets de montagne aujourd’hui étaient jadis un fond marin. Nous sommes à la merci du moindre changement que cette nature veut faire de nous. Un rêve germait dans l’esprit de la victime pensant que peut-être le chef de village était à leur recherche et qu’il viendrait à leur secours. Mais pensait-il, comment ? Après tant de jours... C’était trop tard ! Le convoi, a-t-il raconté, qui s’emparait de ces enfants, entamait un long et pénible voyage. La continuité de la marche se renouvelait chaque jour à l’aube. Les pas n’étaient pas rapides mais réguliers durant tout le trajet. On donnait de temps en temps à chacun une part de nourriture et un peu d’eau. Le repas du soir ne se faisait qu’un petit moment après le coucher de soleil. On délestait les chameaux du poids. On déchargeait le bois pour faire un repas chaud avant de se coucher dans la nuit. Cette action se répétait quotidiennement. La longue durée, chaque jour sous le soleil, a commencé à inquiéter ceux qui font la traversée pour la première fois. «A quelle destination allons-nous aboutir», se demandent-ils. Ce n’était qu’après plus de trois semaines de marche que les voyageurs sont arrivés à Tombouctou. Les jeunes captifs ont senti une certaine assurance sur la figure des assaillants. Ces ravisseurs ne craignaient plus rien. Ils étaient assez loin et dans cette ville, grand marché d’esclaves, ils étaient en état légal. Il n’y avait aucun contrôle ni inspection exigeant comment ils ont pu acquérir ces êtres humains à vendre.

Nous voilà arrivés au Touat, Tidikelt, Timi ou Gourara. Erreur ! Ce n’est que Tombouctou. Campant loin de la ville, les captifs surveillés de près, restaient au camp. Ils n’avaient pas le droit d’entrer en ville. On y restait pour un repos de plusieurs jours pour reprendre la force. L’affrontement de

la grande bataille allait commencer: la traversée du cruel désert étendu sur plus de quinze jours sans eau débute. Le Tanazrouft, cette étendue plus désertique que le désert, plate d'un niveau constant, monotone du nord au sud et d'est à ouest était dépourvue de point d'eau et de végétation, a au cours des millénaires anéanti d'innombrables caravanes entières. C'est le cimetière des morts de soif. Cette mort cruelle laissait les cadavres jonchés sur le sol la chaire collée aux os, le corps entier intact sans décomposition. Pour traverser ce méchant désert, le voyageur devait être pourvu d'assez d'eau nécessaire pour huit jours au moins. Pensons un peu au volume de la quantité quand il s'agissait d'une caravane de plusieurs dizaines d'hommes. On considérait que la consommation d'une personne au repos et sans efforts physiques au désert était près de douze à quatorze litres en vingt quatre heures. Quant aux chameaux, ces bêtes ont la capacité de s'en passer durant trente jours en hiver et huit jours en été. La nature les a adaptés pour supporter la vie dure au désert. C'est une véritable lutte acharnée pour se maintenir à la vie dans cette fournaise.

Après un mois de marche accélérée, la caravane a atteint finalement la localité d'Akabli à quarante km au sud-est d'Aoulef. Cette oasis qui était le premier marché d'esclaves en dehors du Soudan, dans le Touat, formait un trait d'union qui alimentait In-Salah à l'est, Rggane-Adrar à l'ouest et El Goléa très loin au nord. Cet approvisionnement en ressource de force humaine se déroulait tout à fait normale comme si on avait affaire à des animaux. Avant d'être exposés à la vente au marché, les jeunes esclaves prenaient un repos de plusieurs jours durant lesquels ils étaient bien nourris afin de présenter une bonne mine, de faire revenir du sang à la figure car la valeur du sujet dépendait de l'âge, de la grandeur, de la taille, de la largeur des épaules et de la forme de la poitrine. L'objet présentant la forme physique incontestable manifestait la bonne qualité pour être choisi en premier. Cela se passait à la fin du dix-neuvième siècle avant l'arrivée de l'armée française à l'extrême sud algérien à Aoulef.

Vente et achat

Se permettre de vendre un être humain est une haute criminalité. Mais comment peut-on distinguer une personne acceptant d'être vendue comme

un animal ? Si celle-ci se laisse si passive sans manifester la moindre défense, dans ce cas, elle mérite cette humiliation.

Devenu propriété de la famille Kounana, le jeune Hamadi était gentil, travailleur. Son maître l'aimait, le respectait. Il le considérait même comme un membre de la famille. Cette attitude réciproque n'a laissé, après la libération, aucune haine profonde au cœur des descendants de chaque côté à part le racisme qui sévissait toujours. Cette sale discrimination n'a pas encore trouvé le moyen pour se faire disparaître. La scolarisation est la bonne voie qui mène à l'intersection où les deux communautés finiront par découvrir qu'ils sont tous d'Adam et d'Eve et qu'ils sont égaux devant Dieu. Combien de temps encore faut-il dans cette longue lutte pour arriver à l'idéal. Un lien et un respect mutuel se maintiennent encore, raconte ma tante Aïcha qui l'a bien entendu des lèvres de son père Hamadi. Reste que le lien qui atteint le niveau de mariage, cela demande un niveau assez élevé d'éveil, d'instruction, d'éducation et d'émancipation qui finiront certainement à l'avenir de faire écrouler ce barrage. Quant à moi, je me demande toujours : «pourquoi mon grand-père n'a-t-il pas tenté de rentrer dans son pays natal ? Est ce qu'il avait peur de penser à cela ? Est ce qu'il vivait dans la misère ? Dans l'injustice ou tout simplement quittant trop jeune de telle manière que le sevrage forcé l'a fait oublier ce qu'il était de plus cher sur la terre, les parents!»

Lors d'un jour bien favorable, l'heureux moment venu, son maître lui a déclaré devant des témoins sa liberté. Cette liberté n'était pas encore à part entière. Il continuait encore à vivre sous le toit de son maître, mais ce dernier n'avait plus le droit de le vendre ou de l'échanger.

Mariage de l'ancien esclave Hamadi

Bénéficiant de cette liberté le jeune Hamadi pouvait penser à créer son propre foyer. Le destin l'a poussé à demander la main de Fatma bent Ahmed Kaddour, l'aînée dans la famille et habitant une fraction séparée au nord-ouest de Zaouiet Hainoun. Plus tard cette famille deviendrait Slama descendants des Haratin', noirs mais non esclaves. Le mariage s'est contracté au début du siècle. La célébration s'est faite dans une journée noire,

endeuillée par la disparition d'El-hadj Ahmed Daha décapité par les autorités militaires.